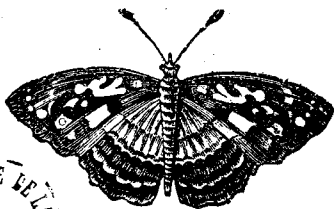


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,

JOURNAL DES THÉÂTRES.

LE VIOLON ÉLECTRIQUE.

Une nombreuse et brillante société s'était réunie chez M. L...., le rendez-vous habituel du monde fashionable et lettré. On remarquait surtout un jeune physicien allemand, nouvellement arrivé à Genève, déjà célèbre par ses expériences chimiques.

On vint à parler des inventions extraordinaires qui agrandissaient chaque jour le domaine de la science et de l'industrie, depuis les chemins de fer jusqu'aux machines à vapeur; depuis le galvanisme jusqu'aux découvertes fossiles de Cuvier, ce qui faisait espérer qu'un jour on voyagerait de notre terre à la lune au moyen des aéronautes, aussi facilement que de Paris à la Guadeloupe, traversée qui, autrefois, semblait aussi extraordinaire.

Pourquoi pas, dit le physicien, rien n'est impossible, et l'essai que je viens de réaliser me le prouve encore mieux. Un mouvement général de curiosité se peignit sur tous les visages. — Qu'est-ce, demanda-t-on de toute part avec cette avidité du nouveau qui nous dévore. — Probablement, monsieur a trouvé le mouvement perpétuel, interrompit avec un sourire sardonique, un élégant qui faisait métier de douter et de railler de tout; il n'y a rien que de très-simple, répondit le physicien, sans remarquer le ton du jeune homme, j'ai appliqué le système de l'électricité aux cordes d'un violon, dont le son seul produit, par ce moyen, une commotion galvanique sur les objets qu'il frappe. Je l'ai déjà éprouvé sur une plume et

sur une chaise, que l'action de la musique a fait mouvoir à mon gré, et je ne doute pas qu'il n'ait le même effet sur une personne vivante. — Oh! s'écrièrent à-la-fois tous les assistans, montrez-nous votre violon électrique. — J'y consens, mais à une condition, c'est qu'un de vous consentira à me servir de point de contact, et je ne crois pouvoir mieux convaincre monsieur, ajouta-t-il en désignant l'interlocuteur malencontreux, qu'en le choisissant lui-même pour l'épreuve.

Tout le monde applaudit à cette malice; et, à son grand déplaisir, M. le sceptique se vit forcé d'accepter son rôle. Au moins, dit-il, vous promettez que je ne cours aucun danger; car je me défie de tous vos essais d'électricité; si vous alliez me casser un bras ou une jambe. — Comment! vous avez déjà peur, lui crièrent ses amis, satisfaits de cette occasion d'humilier son amour-propre.

Je vous jure, sur mon honneur, qu'il n'y a rien à craindre, laissez-vous conduire, voilà tout. — A ces mots, le physicien courut chercher son violon. Il reparut bientôt avec l'instrument merveilleux sur lequel se fixèrent tous les regards avec une espèce d'effroi. On s'attendait à lui voir une forme bizarre. A l'étonnement général, c'était un violon ordinaire, seulement usé et vieilli par tous les bouts, ce qui lui fit perdre beaucoup dans l'opinion.

Le physicien plaça le jeune homme en face de lui, de manière à ce que tous les sons fussent conduits directement à son haleine par la colonne d'air mêlée

au fluide. Il lui recommanda de rester immobile, et se mit à préluder comme un homme qui s'inspire; ce furent d'abord des notes faibles, inachevées, mourantes, semblables à des bruits de vagues ou de feuilles humides, des accords voluptueux qui répandaient une douce langueur et dilataient les organes: puis les sons devinrent plus rapides, plus vifs, plus saccadés, comme des flots que l'orage amoncelle sourdement contre les roches, ou les branches de peupliers qui crient sous le vent d'automne; on aurait dit le givre tombant par une froide nuit de novembre avec un frisson glacial.

Toutes les dames en avaient mal aux nerfs, et le suppliaient déjà de s'arrêter; quant au jeune homme, il pâlisait à vue d'œil; mais il était raide et silencieux; on l'aurait pris pour une statue funèbre. Bientôt la musique s'élança brillante et mélodieuse comme un orchestre aux cent voix; les cordes sonores semblaient se multiplier sous les coups de l'archet; c'étaient des cris et des frémissemens, des soupirs étouffés; de la joie et des pleurs; de la douleur et de la volupté; les grincemens de l'enfer et les concerts des anges, hymne sublime et immense, où tout se fondait par d'étranges symphonies.

L'auditoire entier suspendu dans l'attente, était presque ensorcelé par un charme irrésistible. Tout-à-coup un oscillement convulsif saisit les membres du patient, et il se prit à danser en grimaçant malgré lui. Des houras prolongés accueillirent cette nouvelle espèce de danse, et chacun se mit à battre la mesure pour accompagner le pauvre malheureux qui suffoquait. Le physicien rayonnant redoubla de vitesse et arracha des notes stridentes au morceau de frêne. Le jeune homme, dominé par le pouvoir infernal, dansait toujours et suivait les impulsions de l'électricité; la sueur décollait de son front; sa peau se crispait; il demanda grâce. Les jeunes gens, que cette scène amusait, criaient: encore! encore! Le physicien, content de se venger un peu de son fat, continua l'air magique; celui-ci était dans un état affreux et faisait de vains efforts pour résister, pressé de plus en plus par le diabolique solo; enfin, à la prière des assistans, le physicien s'arrêta et déposa le redoutable violon, plus merveilleux que celui de Paganini.

Mais, ô surprise! le jeune homme dansait encore, comme si la musique n'avait pas cessé. Le physicien se hâta de lui donner des spasmes pour le dégager; inutiles efforts! ses nerfs délicats étaient trop fortement attaqués; le fluide le gouvernait à son gré; le magicien commença à se repentir de son imprudence; il ouvrit la fenêtre pour qu'il pût respirer et lui fit des aspersions d'eau qui l'irritèrent davantage. Alors l'effroi s'empara de tous les esprits; le médecin appelé déclara qu'il craignait qu'une crise de folie ne succédât à ces convulsions, parce que le

cerveau était visiblement enflammé, et qu'il fallait attendre l'épuisement.

Cependant, les joues haves du malheureux se creusaient à chaque moment; des râles sourds s'échappaient de sa poitrine haletante, ses yeux paraissaient sortir de leur orbite; on tremblait qu'il ne se brisât le front sur les murailles; nulle force ne pouvait le contenir, et ses bonds étaient effrayans.

Le physicien, désespéré, le saisit avec vigueur et l'embrassa étroitement pour se rendre maître de sa frénésie: ils luttèrent ainsi quelques minutes; puis, comme un éclair, l'un des deux fut lancé par la croisée, et le spectre reprit sa danse. Le pauvre Allemand avait payé sa cruelle expérience. Après une pareille leçon, personne n'osa plus s'approcher du malade; il dansa toute la nuit, et les premiers rayons du jour bleurent sur une forme de squelette étendu à terre, roulé dans les rideaux qu'il avait arrachés, comme dans son linceul.

Dans cet état d'anéantissement, on lui prodigua tous les secours possibles; lorsqu'il revint à lui, il était plus calme, mais de temps en temps le même tremblement fébrile agitait son corps: il n'y avait plus d'espoir de guérison.

Il expira au bout de trois jours; et l'on raconte que dans sa bière son corps remuait encore par intervalle. Personne ne voulait l'enterrer.

Le bruit se répandit que le diable s'était emparé de son âme.

La jeune fille avec laquelle il était fiancé devint folle, et fut ensevelie le lendemain auprès de la fosse de son amant.

Priez pour eux!

GRAND-THÉÂTRE.

BÉNÉFICE DES PAUVRES.

Les 2 premiers actes du *Barbier de Séville*, opéra.

— *Bertrand et Raton*. — *La Sylphide*.

Le plaisir de faire une œuvre de charité aurait suffi, sans doute, pour attirer la foule jeudi soir au Grand-Théâtre; il y avait de plus l'attrait d'un spectacle parfaitement composé, aussi les pauvres et le public ont été satisfaits.

Dans le *Barbier de Séville* Tilly a été comme comédien et comme acteur, d'une verve et d'un talent qui nous ont reproduit à-la-fois le Figaro de Beaumarchais et celui de Rossini; M^{me} Derancourt a paru à tous une mélodieuse et charmante Rosine. Le joli air, *rien ne peut changer mon âme*, a été rendu par sa jolie voix d'une manière admirable. Derancourt, quoique oppressé par un enrouement, a chanté la romance d'Almaviva avec beaucoup de goût. L'air de la *calomnie* semble fait exprès pour les belles cordes de la voix de Gustave-Blès, qui l'a sagement reproduit. Bartholo-Germain a joué son rôle de ma-

nière a compléter un ensemble qui a mérité les *bravos* des dillettanti dans le final du 2^e acte.

La 3^e représentation de *Bertrand et Raton*, qui pourrait revendiquer une bonne part dans la foule, a été plus heureuse encore que les précédentes; on voit que les artistes comprennent de mieux en mieux leur rôle, et chacun gagne quelque chose dans ce mutuel progrès. Cette comédie, en effet, n'est pas de celles qui se voient et sont *senties* du premier coup; pour en reproduire toutes les nuances délicates il faut beaucoup d'étude de la part de l'acteur, comme pour la bien comprendre et en bien jouir il faut de la réflexion chez le spectateur.

Valmore s'est montré, acteur consommé dans le très-adroit Bertrand. Dupré a mieux compris la bonhomie vaniteuse et la naïve importance de Raton. Morin étudie sérieusement, on le voit, et le public lui en tient compte. M^{me} Meinier a joué avec toute son âme; pourquoi faut-il que ses moyens n'y suffisent pas! Vadé-Bibre a modifié d'une manière heureuse certaines positions de son rôle; il y a eu une véritable sympathie dans cette représentation; mais il nous reste encore le regret de la voir si outrageusement délaissée de l'illusion de la mise en scène. Pourquoi toujours des meubles sales de mauvais goût!

La *Sylphide* a dignement clos cette soirée de bienfaisance dans laquelle M^{me} Lecomte a donné une part qui lui a été payée en admiration et en applaudissements pour son gracieux talent.

PH.

CHANSONS ET POÉSIES DIVERSES,

PAR FÉLIX ROMAN, DE VAUCLUSE.

On se plaint souvent de ce que les feuilles littéraires, en rendant compte des publications nouvelles, imposent leur opinion particulière aux lecteurs, sans admettre ceux-ci à juger par eux-mêmes, au moyen de quelque échantillon, du talent de l'auteur; aussi, pour éviter un semblable reproche, suivrons-nous cette fois une marche diamétralement opposée, nous citerons sans commentaires. Voici donc un fragment *poétique*, pris au hasard dans un petit volume dont l'impression, aussi soignée qu'élégante, fait le plus grand honneur aux presses de M. Charvin.

LE JOUR DE PAQUES.

Maudits jours de ce maudit temps,
Maudits œufs et maudits harengs,
De vous délivrés nous voilà.

Alleluia.

Plus de carpes et de barbeaux,
Plus d'épinards et de navaux;
Qu'on ne parle pas de cela.

Alleluia.

Le cervelas et le jambon,
Le bifteck et le saucisson,

Sur la table on en servira.

Alleluia.

Fins aloyaux, tendres poulets,
Accourez vous joindre au porc frais,
Parmi nous on vous fêtera.

Alleluia.

A sa mort, se dit le bon Dieu,
Je laisse gigots et vin vieux.
C'est pour ça qu'il ressuscita.

Alleluia.

N'allez pas croire que le poète n'ait qu'une corde à son luth. Béranger n'a-t-il pas chanté Lisette et la gloire? A la vérité, M. Roman arrive à une époque où il y a chez nous disette de gloire; mais en revanche, la satire politique offre un champ assez vaste et riche, que chacun exploite à sa guise et dans lequel le chansonnier de Vaucluse a largement glané, comme vous allez voir:

LE GROS BOURGEOIS.

Eh! tra la la la, le gros bourgeois

Se lamente, se tourmente,

Eh! tra la la la, le gros bourgeois

Enfin se meurt, je crois.

A sa triste agonie,

Il se met en *fureur*;

Le remords, l'infamie

Lui déchirent le cœur.

Quand il sut l'arrivée

Du royal Alberto,

Dans son âme oppressée

Il prit un *vertigo*.

Si quelqu'un lui prononce

Le nom de l'orphelin,

C'est un dard qu'on enfonce

Dans sa peau de chagrin.

L'ombre d'un prince *aimable*

Percé d'un fer *meurtrier*,

Le poursuit et l'accable

Jusque sur son *sommier*.

Eh! tra la la la, etc.

Vous plait-il ouïr une édition nouvelle de ces bonnes et incisives plaisanteries, que l'auteur du *Médecin malgré lui* semblait avoir épuisées? lisez: Ah! quel plaisir d'être *médecin*! et vous regrettez avec que le poète n'ait pas chanté le *pharmacien*, cet autre type que Molière séparait si rarement du premier.

Ce petit volume, dont la couverture est enrichie de *lys*, se vend chez le *Dentu* lyonnais, M. Chambet, et chez les principaux libraires de notre ville.

CARL.

Nous extrayons d'un almanach de 1515, que le hasard a jeté dans nos mains, les douze strophes suivantes qui se trouvent réparties entre les douze mois de l'année. Ce sera une bonne fortune pour tous ceux qui aiment encore la naïveté et la grâce du vieux langage.



AN 1515.

Les six premiers ans que vit l'homme au monde
Nous comparons à Janvier droitement ;
Car en ce moys , uertu ne force habonde
Nemplus que quant six ans a ung enfant.

Les six d'après ressemblent à Feurier
En fin du quel commence le printemps
Car l'esperit se ouure, prest est a enseigner
Et doulx deuient lenfant quant a douze ans.

Mars signifie les six aus ensuiuans
Que le temps change en produissant uerdure
En celluy aage sadonnent les enfans
A maint esbat sans soucy ne sans cure

Six ans prochains uingt et quatre en somme
Sont figurés par Aueil gracieux
Et soubz cest aage est gay et ioly l'homme
Paisant aux dames courtois et amoureux.

Au moys de May où tout est en uigneur
Autres six ans comparons par droicture
Qui trente sont. Lors est l'homme en ualeur
En sa fleur force et beaulté de nature.

En Juing les biens commencent à meurir
Aussi fait l'homme quant a trente six ans
Pource en tel temps doit il femme querir
Se luy uiuant ueult pourueoir ses enfans.

Saige doit estre ou ne sera iamais
L'homme quant il a quarante deux ans.
Lors la beaulté décline de sormais
Comme en Juillet toutes fleurs sont passans.

Les biens de terre commence len cueillir
En Aoust. Aussi quant lan quarantehuyt
L'homme approche, doit biens acquérir
Pour soustenir uieillesse qui le suyt

Auoir grans biens ne fault point que l'homme cuyde
Sil ne les a à cinquante quatre ans
Nemplus que sil a sa granche uuide
En Septembre. Plus de lan naura riens.

Au moys d'Octobre figurant soixante ans
Se l'homme est riche cela est a bonne heure
Des biens qu'il a nouurit femme et enfans
Plus na besoing quil trauaille ou labeure.

Quant à soixante six ans uient
Représentés par le moys de Novembre
Vieux et caduc et maladif deuient,
Lors de bien faire est temps quil se remembre.

L'an par Décembre prent fin et se termine
Aussi fait l'homme aux aus soixante et douze
Le plus souvent : car uieillesse le mine
L'heure est uenue que pour partir se house.

Le bal qui devait auoir lieu hier soir est renvoyé au samedi 22 février. Le désir de réunir à cette fête un plus grand nombre de souscripteurs est la cause de cet ajournement. La direction aura ainsi plus de temps à donner aux apprêts de cette solennité. On souscrit encore à la direction, au contrôle du Grand-Théâtre et au café Grand.

— *Robert le Diable* est l'objet des études les plus

constantes de la part de nos chanteurs ; c'est l'ouvrage le plus désiré par le public. Toutes les loges sont déjà louées non-seulement pour la première représentation, mais pour plusieurs.

LYON.

— Depuis quelques jours, il règne une grande anxiété dans le monde commerçant et une violente fermentation dans la classe ouvrière, au sujet de la diminution des salaires. La *peluche* aurait subi dans son prix de fabrication une baisse de 50 cent. par aune. Plusieurs milliers de métiers auraient été mis bas par les ouvriers eux-mêmes. Espérons que l'accord renaitra entre les fabricans et les ouvriers, et que l'on sentira, de part et d'autre, que notre industrie n'aurait qu'à perdre au milieu d'un tel état de choses. La ville est entourée de troupes.

— Il y a quelques jours, dans un cabaret de la rue Bourg-Charnin où se réunissent des femmes plus qu'équivoques, une rixe grave et des voies de fait ont eu lieu entre des militaires, le maître et d'autres personnes de la maison. La police est intervenue et a rétabli l'ordre, en arrêtant les combattans.

— Depuis plusieurs jours on travaille à la démolition des maisons qui s'élevaient sur l'emplacement que doit occuper le nouveau palais de justice. Un grand nombre d'ouvriers y sont employés, et tout annonce que ces travaux seront bientôt terminés.

— Le 13 du courant, une députation d'ouvriers en soie accompagnait deux camarades à leur dernière demeure. Le convoi, sorti de l'Hôtel-Dieu, avait cheminé dans le plus grand ordre jusques sur la place des Minimes, lorsque, tout-à-coup, un commissaire de Police, accompagné de plusieurs gendarmes et d'un détachement assez fort du 7^e léger, s'est présenté et a sommé le cortège de se retirer ; mais les chefs des ouvriers s'adressant alors à l'officier qui commandait le détachement l'ont engagé poliment à faire éloigner sa troupe, s'il voulait éviter un conflit : à quoi ces messieurs se sont décidés ; en voyant défilér devant eux au moins deux mille citoyens. (*Précurseur*).

— On vient de mettre en vente à Paris, chez Pailleur, un *valet* des Augustins et à Lyon, chez Laurent, place St. Pierre, la *vie de Démosthène*, par M. Boullée. Cet ouvrage est avantageusement connu par de nombreux fragmens lus à l'académie de notre ville.

NOUVELLES.

On lit dans le *Corsaire* du 10 février.

« Nous sommes autorisés à démentir la nouvelle, répandue hier dans Paris, que le bœuf gras avait été nommé chevalier de la légion-d'honneur. »

— Une femme célèbre, à laquelle on avait prêté la pensée d'acheter le château de Ferney-Voltaire, M^{me} Saqui, s'est retirée à Copenhague, en Danemark. Elle occupe aujourd'hui l'hôtel de Struensée.

— La fille de lord Byron, la charmante miss Ada Gordon, vient de souscrire pour mille livres sterling (25,000 fr.) au monument de Walter-Scott.

— Le beau cheval turc, Abel-Mirza, qui avait été mis en loterie au bal du Cirque-Olympique, a été gagné hier par M. Condeminal, étudiant en droit, rue St-Jacques, n.° 135.

— On lit dans le *Moniteur* :

Les amis de l'art dramatique apprendront avec peine que M^{lle} Duchesnois, après avoir fait si long-temps la gloire du Théâtre Français, n'a emporté dans sa retraite aucune fortune. La maison de la rue St Lazare, qui pendant plusieurs années a été le rendez-vous des gens de lettres, des artistes et des hommes les plus distingués, doit être mise en vente le mardi 4 mars, en la chambre des notaires de Paris. Cette belle propriété attirera, nous l'espérons, un grand nombre d'acheteurs. Nous le souhaitons pour notre célèbre tragédienne, dont les talens et les services inspirent un intérêt si général et si mérité.

— Le 9 du courant a eu lieu, au passage Colbert, un bal d'une espèce toute particulière : il était entièrement composé d'hommes et femmes de couleur, au nombre de 300 individus environ. On y a dansé la *tantanne* et plusieurs autres danses nègres.